

1995. collègue du Taaone, Pirae, île de Tahiti. J'ai 33 ans.

Déjà un an et demi que je découvre la culture maohi, ses rituels, ses chants, ses parures, ses danses.

La grâce des aparima, les gestes symboliques qui ourlent les chants traditionnels, leur souplesse liquide (chez les femmes).

Mes élèves, majoritairement tahitiens, récitent individuellement « Ma Bohème », d'Arthur Rimbaud.

Tout à coup, une intuition, une fulgurance : pourquoi ne grefferaient-ils pas certains de leurs gestes traditionnels sur ce texte du bout du monde ?

« Hi, ça fait honte, pei !

- Mais non, ça ne fait pas honte ! Au contraire ... Essayez ... »

Beaucoup d'hésitations, de pudeur - sentiment très ancré ici - et puis miracle : une petite main, deux, une ondulation du poignet et Rimbaud prend corps devant moi !

Certains proposent, sur « heureux comme avec une femme », deux versions possibles.

La scène est nimbée d'une incroyable grâce, d'une délicatesse exquise.

Je resterai encore deux ans sur Tahiti ; je perdrai un peu ce lien avec le corps au lycée Paul Gauguin : on ne récite plus guère chez les « grands » ...

Mais quand en 97 je reviendrai en métropole, je retrouverai un, puis deux ... puis six collègues dans le Gard.

Je n'oublierai jamais cette merveilleuse transmission, cet échange de danse traditionnelle et de pratique pédagogique, de bouts de chou de 11ans à une adulte ravie !

C'est la plus visible des influences que mes élèves ont exercée sur moi, la plus tangible ...

Les autres seront plus souterraines, plus intimes car les souffrances psychologiques de certains enfants, ici comme là-bas, demandent écoute, patience.

Infini respect pour la douleur évoquée et la confiance de l'enfant.

Là encore, m'ont élevée ces enfants, moi qui n'en ai pas eus.

La vie est ainsi faite : les plus petits que soi sèment des graines incroyables qui se ramifient et se déploient sans cesse.

En 2001, sur le plateau de la salle Terrisse au lycée Daudet, à Nîmes, mes 72 6^e sont montés sur scène.

Ils ont déclamé leurs textes - poème inuit, poème traduit du finnois, Guillevic - en n'oubliant jamais la gestuelle élaborée avec eux, au risque, hélas, de les voir extirper de leurs poches une

pauvre balle de ping-pong écrasée (le flocon finlandais) par la mise en scène de « Douceur » de Guillevic : tous chutaient, figurant leur mort éphémère, puis se relevaient.

Voilà d'inoubliables cadeaux que les enfants nous font, sans le savoir, dans la candeur confiante de leur grande jeunesse.

Marie Christel BOURMAULT